



---

# Chapitre 8

## Échecs, blogs et sentiments. La méthode sociologique à l'épreuve de la vie quotidienne

*C. Lejeune, chercheur, ULg*



### 8.1 Une contribution originale

Depuis les années 1950, des recherches (principalement anglo-saxonnes) contribuent à l'épistémologie des sciences sociales à travers l'étude de phénomènes de la vie de tous les jours<sup>1</sup>. Cet ancrage empirique alimente de manière radicalement différente un corpus de connaissances résultant traditionnellement de la réflexivité des chercheurs sur leurs pratiques. Ces recherches entendent ni plus ni moins qu'interroger les fondements<sup>2</sup> de la sociologie à travers l'étude d'opérations ordinaires<sup>3</sup> envisagées comme également partagées par les acteurs et les sociologues professionnels: l'interprétation, la relance, la description, l'observation et l'attribution de motivations.

---

1 Ce chapitre a bénéficié de la relecture attentive et des commentaires de Baudouin Dupret. La responsabilité des éventuelles erreurs et imprécisions qui subsisteraient incombe bien entendu à son auteur.

2 Si l'on qualifie, pour cette raison, de telles recherches de fondationnelles, elles ne sont pas pour autant fondationnalistes au sens où l'entend l'introduction de cet ouvrage.

3 Cette traduction porte le nom de respécification (Lejeune C., 2007)



## 8.2 Quelques expériences de perturbation

Afin de restituer les résultats de ces recherches d'une manière fidèle à leur stratégie empiriquement ancrée, ce chapitre s'appuie sur la présentation de situations de la vie quotidienne choisies pour leurs vertus propédeutiques (Watson R., 2006 : 147).

### *Saint-Nicolas : l'interprétation*

Nous sommes en novembre. Lors d'une discussion avec une collègue à propos d'un sujet d'intérêt commun, celle-ci mentionne une de ses publications. Je marque mon souhait de prendre connaissance du papier ; elle m'indique que celui-ci est disponible sur son site Internet. De retour à mon bureau, je visite donc le site académique en question. Parmi les liens renseignés sur cette page apparaissent les adresses de pages des membres de la famille de ma collègue. Pris par l'esprit chronophage et divergent (Balancier P., 2000) typique du surf (et sans doute également par une pointe de curiosité), je visite les pages de ses deux enfants. D'un style évidemment très différent, celles-ci reflètent des intérêts qui me sont étrangers. Le site du plus grand contient même un blog<sup>4</sup>. Ayant déjà entendu parler de ces carnets de notes personnels et du «phénomène de société», comme disent les journaux, que représente ce type de journal intime en ligne, je décide de le consulter.

Les premières lignes prennent la forme surprenante d'une auto-analyse. Alors que le reste du site est truffé de références aux dessins animés japonais, films et collections de cartes à jouer colorées, le blog ne mentionne, pour sa part, que des éléments de vie sociale et, contrairement à mes attentes, n'évoque pas le suspens de telle série télévisée ou les stratégies à mettre en œuvre afin de convaincre tel ou tel camarade d'échanger tel objet de collection tant convoité contre un autre, détenu en double. Sébastien (c'est le nom que je lui donnerai dans ce texte) s'en tient au compte rendu de ses interactions avec les autres. En tant que chercheur en sciences humaines, ceci ne m'intéresse pas moins. Mais la modalité empruntée n'est pas exactement descriptive : très vite, le registre évaluatif prend le pas et l'on peut suivre ainsi le déroulement de la semaine, ultimement sanctionné, jour après jour par ce qui, en cette période, semble bien être logé au cœur de la préoccupation de l'auteur de cette saga : le dépôt, dans les pantoufles de l'intéressé, d'une collation offerte par le Grand Saint-Nicolas<sup>5</sup>.

---

4 Le terme «blog» reste l'usage, même si l'institution de la langue française propose de rabattre cet anglicisme (contractant l'expression «web blog») sur le terme existant bloc (forme abrégée de «bloc-notes», Commission générale de terminologie et de néologie, 2005).

5 En Belgique, il est de tradition que les enfants trouvent des friandises dans leurs souliers les matins précédents le 6 décembre.

Je découvre ainsi le déroulement de la semaine qui précède, ou plutôt son vécu par Sébastien. Le lundi, jour sans histoires, se solde (le mardi matin) par un chocolat apprécié. Dans la journée qui suit, un différend avec un camarade éclate dans la cour de récréation. Sébastien, renfrogné, n'est guère participatif en classe. De retour à la maison, il semble se distancier par rapport à ses soucis de la matinée. La soirée se passe bien mais, le mercredi matin, c'est un biscuit aux céréales (bien moins goûteux que le chocolat) qui l'attend dans ses chaussons. L'auteur du journal conclut à une sanction du Grand Saint pour son comportement rancunier de la veille. Sur ses gardes, il veille à bien se conduire à l'école. L'après-midi cependant, un litige l'oppose à sa petite sœur quant au programme à regarder à la télévision. Le différend se prolonge dans la soirée et les deux enfants en viennent aux mains. Le jeudi matin, aucune collation n'attend les enfants devant l'âtre. La journée de jeudi est sans histoires. Le soir même, Sébastien propose une interprétation de la sanction de Saint-Nicolas. Le biscuit aux céréales est alors requalifié. La comparaison ne porte plus sur le chocolat (du mardi) mais sur l'absence (du jeudi). Malgré le conflit du mardi matin, une friandise a été offerte mercredi, signe d'un encouragement. Le mercredi connaît cependant son lot de disputes. L'absence de présent est donc, à la fois, une sanction et un message fort du patron des enfants. Le vendredi n'apporte pas plus de sucre que le jeudi. Alors qu'il fait le point, Sébastien est déçu mais comprend ce signe comme un nouvel enseignement. La récompense ne doit pas être la seule motivation à bien se conduire. À l'école, le vendredi est à nouveau sans histoires; le soir, l'ambiance est plus électrique. Riche de sa compréhension améliorée de la politique du Grand Saint, Sébastien ne s'attend pas à monts et merveilles le lendemain matin. Il ne cache pas sa surprise lorsqu'il découvre un camion métallique miniature devant la cheminée. Ce jouet confirme à Sébastien que le message passe bien entre Saint-Nicolas et lui : comme dans le cas des artistes, le désintéressement est payant (Bourdieu P., 1992a : 300).

La figure 1 propose une présentation synoptique de ce que contient le journal de Sébastien : je présente, en colonnes, le compte-rendu du dépôt de la collation, l'interprétation de la congruence entre le déroulement de la journée précédente et ce qui a été apporté et, enfin, la description que donne Sébastien de ses journées. Il faut noter que ce que recouvrent ces trois colonnes est relaté au même moment. Plus précisément, l'alimentation du blog a lieu, dans la plupart des cas, une fois par jour, en fin de journée (entre le retour de l'école et le coucher). Cela signifie que l'on dispose, pour chaque jour (et dans cet ordre), d'un texte contenant trois éléments : le rapport de ce qui a été découvert dans les pantoufles le matin (première colonne), l'imputation de ce que signifie la collation (deuxième colonne) et, enfin, du déroulement de la journée écoulée (troisième colonne de la même ligne). Chaque billet de Sébastien correspond donc à une ligne séparée.

Jour	Présent	Interprétation	Journée
lundi			sage à l'école et à la maison.
mardi	chocolat	Tout va bien. Saint-Nicolas est le patron des enfants	turbulent à l'école, sage à la maison.
mercredi	biscuit	Je n'ai pas été sage, Saint-Nicolas me le fait sentir (punition)	sage à l'école mais, à la maison, se dispute avec sa petite sœur)
jeudi	pas de friandise	Le Grand Saint m'a encouragé, il y a deux jours, malgré ma turbulence de mardi. Je n'avais pas alors perçu son encouragement et ne me suis pas tenu à carreau. La sanction tombe donc.	tout se passe bien à l'école et à la maison
vendredi	les pantoufles sont toujours vides	Sébastien ne cache pas sa déception... Mais il comprend que Saint-Nicolas veut l'aider à grandir : le but n'est pas de récolter les bons points.	journée ni brillante ni chahutée. La fatigue de la semaine commence à se faire sentir et l'approche du week-end électrise un peu Sébastien. En se couchant le soir, il s'attend à ce que les pantoufles ne soient pas très garnies le samedi matin.
samedi	un camion en métal accompagne la collation du jour	Saint-Nicolas fait signe à Sébastien qu'il a bien compris ses messages.	

Fig. 1 : Blog de Sébastien

La causalité n'est pas thématifiée par l'auteur dans le sens de la lecture (ni dans celui qui correspondrait à une ligne). En effet, le récit des événements de la journée et leur évaluation traduisent une préoccupation orientée vers

la sanction (positive ou négative) du Grand Saint. Dans cette logique, au moment où il écrit (c'est-à-dire le soir), Sébastien rapproche ce qu'il a découvert, le matin, dans ses pantoufles au déroulement de la journée précédente. Dans le tableau, cela revient à rapprocher la case de la collation à la cellule de la troisième colonne de la ligne directement supérieure. Cette évaluation rétrospective (au moment de l'écriture) du jour précédent à l'aune du cadeau apporté dans la nuit précédente se double de spéculations prospectives sur la nuit à venir. En effet, chaque billet de Sébastien (donc, dans le tableau, chaque ligne) comprend une description de la journée à la fin de laquelle il se permet quelques pronostics sur la façon dont celle-ci sera évaluée – en cours de nuit – par Saint-Nicolas. Donc, à l'interprétation rétrospective fondée sur les friandises reçues s'ajoute une interprétation prospective sur les collations à venir.

La collation est assimilée à un jugement. En outre, une règle de proportionnalité est ajoutée : le cadeau traduit une évaluation (selon Sébastien, le camion traduit une meilleure appréciation que le chocolat, ce dernier l'emportant à son tour sur un biscuit). Suivant cette règle, le contenu des pantoufles est un indicateur de ce que pense Saint-Nicolas. C'est d'ailleurs, pour l'auteur du blog, la seule prise possible sur l'opinion de cet observateur aussi omniscient qu'évanescent. Selon cette optique, la première colonne est toujours envisagée par rapport à ce à quoi elle est censée répondre, à savoir la troisième colonne de la ligne supérieure.

Quelque peu amusé à la lecture de ces lignes, et aussi rassuré sur la pérennité des préoccupations à cet âge, je quitte le blog de Sébastien en me demandant s'il croit encore au Grand Saint. Je retourne sur la page qui m'intéressait initialement et prend connaissance des écrits scientifiques qui avaient initialement motivé ma venue sur ce site Internet. Quelques jours après, de retour à l'université, je croise ma collègue dans les couloirs, nous échangeons quelques mots et j'évoque le carnet public de son fils. Celle-ci est d'abord étonnée que sa vie privée soit ainsi exhibée sur Internet. Elle me confie que le choix des friandises est, en fait, aléatoire et que, pour elle, il s'agit d'une coutume qu'elle refuse de voir se transformer en un système de récompenses ou – pire – de chantage. Le boulot lui avait fait perdre le fil des pantoufles mercredi et jeudi soir. Le cadeau du samedi était tout simplement une sorte de compensation aux oublis précédents. Et une façon de rétablir le signal : Saint-Nicolas est le patron des enfants.

### ***Déclaration sentimentale (la relance)***

Nous nous quittons sur cette conclusion et je rentre, pensif, à mon bureau. La journée touche à sa fin. Sur le chemin du retour, j'allume distraitemment la radio. Celle-ci diffuse un dialogue (relativement intime) entre deux voix, l'une masculine (M) et l'autre féminine (F).

M : Julie!  
F : Oui?  
M : Je-Je suis amoureux de toi!  
F : Au cours de quel événement ce sentiment est-il précisément apparu ?  
M : Ben, c'était l'autre jour, je...  
F : Dans quelle mesure cela va t-il t'influencer ?  
M : Eh, je-e...  
F : Es-tu sûr que cet état d'âme va te permettre de fonctionner au mieux de tes capacités ?  
M : M'enfin, Julie !  
F : Et quelles sont les concessions que tu es prêt à faire ?  
M : Mais allez, je, quoi ?  
*Le dialogue est conclu par une «voix off» chaleureuse dévoilant la morale de cet échange infructueux.*  
Voix off : Vous êtes fait pour le journalisme ? Belga, la plus grande agence de presse belge est à la recherche de talents [...].

Fig. 2: La déclaration à Julie

Cette conversation fictive est donc une publicité<sup>6</sup>. L'effet comique de la situation provient de l'inadéquation de la réponse professionnelle et journalistique à la déclaration de son prétendant (qui se situe plutôt dans le registre du proche et de l'intime). Cet effet comique permet également de poursuivre, à travers une situation de la vie quotidienne, la réflexion sur un élément de la méthode sociologique, à savoir la conduite des entretiens exploratoires.

Bien entendu, les entretiens journalistiques et sociologiques ne sont pas conduits selon les mêmes règles. Ce qui importe cependant ici, c'est précisément que leur conduite soit normée par des règles distinctes de la conversation ordinaire. Lorsqu'il mène des entretiens, le sociologue, comme le journaliste, provoque une situation volontairement artéfactuelle et invite son informateur à lui parler d'un sujet prédéterminé. Le dispositif occasionné est normé, entre autres par l'usage des relances, pour cadrer le sujet de discussion. Parmi les relances possibles, tout sociologue connaît les vertus de l'invitation «dites-m'en plus à ce sujet...» ou de la question «qu'entendez-vous par-là?» (Quivy R., Van Campenhoudt L., 1995 : 70). Les requêtes de ce type font partie du dispositif normal d'un entretien sociologique ; elles amènent l'informateur à expliciter sa pensée, à lever les ambiguïtés, à préciser son discours, sans que le sociologue propose une alternative ou une paraphrase qui lui serait propre. La maîtrise du recueil de données et l'influence minimale de l'informateur règlent le dispositif. Le travail du sociologue consiste à tenter de remédier

6 Plus précisément, il s'agit d'un extrait de la campagne de publicité radiophonique pour l'agence Belga, diffusée en décembre 2006.

à l'indexicalité (l'ambiguïté). Bien que cette dernière soit caractéristique de l'activité humaine, elle est donc problématique pour la sociologie.

La déclaration transcrite ci-dessus nous permet d'explorer ce que produit l'exercice systématique des relances. Pendant l'interaction, Julie déterritorialise (c'est-à-dire déplace d'un domaine d'application à un autre) les règles de l'entretien journalistique dans une situation de la vie de tous les jours. Ce faisant, elle suspend le mode de compréhension ordinaire de son interlocuteur (appelons-le François). Cet exemple pousse d'ailleurs le stéréotype plus loin encore puisque Julie ne pratique pas non plus l'écoute active que manifesterait un meneur d'entretiens digne de ce nom. Le contrat de communication vole en éclats, ce qui se manifeste par la réaction de François. D'abord étonné par le comportement de Julie, celui-ci se décontenance puis tente, dans sa dernière intervention, de raisonner Julie, en invoquant le cours des choses et du sens commun. Si l'échange se poursuit de la même manière, François pourrait s'inquiéter de l'état de santé mentale de son interlocutrice, la suspecter de se moquer de lui voire devenir agressif.

Ces réactions sont intuitivement compréhensibles : la manière dont Julie procède crée des ruptures dans le déroulement ordinaire d'une situation de ce type (une conversation). Or, le comportement de Julie est du même ordre que celui du sociologue engagé dans la conduite d'un entretien ou du psychologue social qui réalise une expérimentation. Mais, contrairement à ces contextes scientifiques d'interactions, l'interlocuteur de Julie n'est pas prévenu des règles du jeu en vigueur. Les règles élémentaires de la communication sont en effet enfreintes : la commune humanité, le partage du contexte et la coopération (Ducrot O., Schaeffer J.-M., 1995 : 571), ce qui empêche l'échange de se dérouler correctement.

Notons également que, comme Sébastien, François est amené à formuler une interprétation de la raison pour laquelle Julie se comporte ainsi : en tant qu'acteur, François en vient à s'interroger sur sa santé mentale, à lui attribuer des intentions douteuses, à la suspecter de mener une expérimentation de psychologie sociale, à lui renvoyer ses questions ou à se fâcher (Garfinkel H., 1967 : 42-44). Wittgenstein fait une découverte proche de nos remarques lorsqu'il qualifie l'explicitation des détails comme une forme analysée qui « rend le même sens que la phrase ordinaire, mais d'une manière beaucoup plus lourde » (Wittgenstein L., 1961 : 145, § 60). La conclusion est claire : la relance est non seulement inappropriée mais également contre-productive pour s'orienter dans le monde social. Les procédures de sens commun y sont plus efficaces.

### ***Retrouvailles : la description***

Arrivé chez moi, j'éteins la radio qui m'a donné, en quelques secondes de publicité, tant de grain à moudre. Retrouvant ma compagne, nous échangeons

sur notre travail et la journée écoulée. Cette discussion recèle tant de présupposés que personne, sauf nous deux, ne serait à même de la comprendre.

Cette réflexion me renvoie à une expérience, menée il y a quarante ans, à propos d'une autre compétence : la description. Cette expérience ne montre pas tant que des descriptions sont produites aussi bien par les sociologues que par les acteurs dans la vie de tous les jours. Elle permet bien plus de caractériser la description, et plus particulièrement sa capacité à rendre compte du réel.

Cette expérience peut être testée par chacun d'entre nous. Elle consiste « simplement » à produire la description d'un fragment de la vie de tous les jours, à savoir précisément les quinze minutes qui suivent les retrouvailles d'un couple, le soir, en rentrant du travail. Dans l'expérimentation originale, un professeur de sociologie avait chargé ses étudiants de rendre compte de la conversation de leurs parents à ce moment de la journée (Garfinkel H., 1967 : 38-39). L'exercice consistait à déployer toutes les explicitations nécessaires à quelqu'un de complètement étranger à la cellule familiale pour comprendre, le plus finement possible, ce qui se trame dans la conversation. À cet effet, il s'agissait d'établir, grâce à un tableau à deux colonnes, ce que signifiait chacune des interventions composant une conversation durant laquelle chacun s'enquiert du déroulement de la journée de l'autre. Dans la première colonne doivent être consignés les mots prononcés par les intervenants. La seconde colonne comprend, pour sa part, les explicitations et développements nécessaires à la compréhension de ces échanges. Rédigées par les étudiants, les cellules de cette deuxième colonne prenaient évidemment des proportions abracadabrantes, vu que l'ambiguïté et l'indexicalité se doublaient, à chaque fois, des anticipations et des interprétations qui permettent aux locuteurs de mener à bien ce genre d'échange. L'ensemble des voies à recouvrir étant démesuré, l'exercice se révéla pareil à celui de Sisyphe ou des Danaïdes.

L'exercice prouve qu'il faut – à un moment ou à un autre – décider d'arrêter la récursivité à l'infini de l'explicitation, car celle-ci est inévitable et par conséquent irrémédiable (Garfinkel H., Sacks H., 1970 ; Garfinkel H., 2002) : la description n'est jamais complète. Il est illusoire de tenter de la compléter.

### ***Agnès : l'observation***

Je me souviens de mes premiers cours à l'Université. Élèves de première année, nous entrions dans les amphithéâtres de plusieurs centaines de places. Non coutumiers des lieux, nous favorisions les rangées du milieu, voire du fond de la salle. On se scrutait du coin de l'œil. Qui s'assoierait en premier ? Bavarderait-on en attendant la venue du professeur ? Ces questionnements étaient interrompus par l'arrivée de l'enseignant qui invitait les retardataires à s'asseoir là où il restait de la place, c'est-à-dire au premier rang. Ce dont aucun de nous ne se doutait alors, c'est que ces places seraient convoitées dès la leçon suivante. En effet, vu que les professeurs négligeaient souvent l'usage du micro (une amplification équipait pourtant chacune des salles), les



premières rangées s'avèrent plus confortables acoustiquement. En outre, la logique des gradins voulait que les premiers rangs échappent à l'attention du professeur, dont le regard (et l'attention) se portait bien plus haut.

Ce bref souvenir m'en rappelle d'autres et doit évoquer des expériences similaires au lecteur. Chaque fois que l'on arrive dans un nouveau lieu (qu'il s'agisse d'une salle de concert ou d'une caserne militaire) ou que l'on prétend à être accepté dans un groupe (du conseil d'administration à la belle-famille), on épie les attitudes des membres en place. D'un coup d'œil, on analyse les façons d'être et les manières de faire... Très rapidement et très pratiquement, on en déduit les normes en usages, et l'on s'y conforme.

Comme pour l'expérience des scènes de retrouvailles, ces situations permettent d'approfondir la question de la description et de son usage. Elles sont comparables au vécu d'un transsexuel américain, tel qu'il fut rapporté par la littérature scientifique dans les années 1960 (Garfinkel H., 1967). L'adolescence de ce jeune homme avait mis en évidence une ambivalence sexuelle et, après consultation d'un psychiatre et d'un chirurgien de Los Angeles, une opération fut prévue qui assurerait – morphologiquement – le changement de sexe. Cette jeune personne manifestait déjà tous les signes d'une jeune femme. Toutefois, ayant vécu jusque-là en se comportant comme un jeune homme, Agnès devait s'appliquer concrètement et de manière continue à manifester (sans en avoir l'air) sa personnalité de femme, ce qui représentait un travail conséquent.

À table, Agnès observait les femmes. Son œil perceait les manières de s'asseoir sans toucher le dossier de sa chaise, de bouger avec légèreté, d'effleurer du coude le plateau de la table sans s'y appuyer, d'intervenir, d'écouter ou de se retirer des discussions des hommes, de se lever pour débarrasser les plats, d'aider la maîtresse de maison ou de l'accompagner à la cuisine. Et, comme les autres, elle participait (en outre) à la soirée. Évidemment, elle ne se contentait pas d'étudier le comportement des autres femmes mais elle s'en imprégnait afin de les calquer, de manière à ce que les personnes qu'elle rencontre l'identifient comme une femme et la traitent en temps que telle. En conséquence, tout comportement d'autrui allant dans ce sens était vécu par Agnès comme un couronnement. Par contre, lorsque sa féminité lui apparaissait (à travers le regard des autres) comme problématique, Agnès vivait un véritable échec.

Le travail continu et sans cesse recommencé d'Agnès constitue un exemple de ce que l'on appelle un accomplissement pratique. Aux féministes, Agnès offrit en outre une démonstration percutante de la pertinence de la notion de genre, au sens d'identité sexuelle acquise par socialisation plus que programmée génétiquement. En ce qui nous concerne, Agnès est une figure exemplaire de l'observation sociologique. Comme l'anthropologue des tropiques, elle regarde avec une attention teintée d'étrangeté le comportement de ses contemporains. Ceci est d'autant plus marquant qu'une situation comme un

repas entre amis n'a rien d'exceptionnel pour un membre de nos sociétés. En explicitant les comportements des étudiants de première année, la rencontre du futur genre, l'expérience de la transsexualité ou l'accueil des « bleus », on rend donc compte d'activités de description telles que les sociologues les exercent.

### ***Échecs : l'attribution de motivations***

Vu la place dominante qu'occupait Talcott Parsons dans la sociologie américaine des années 1960, on ne s'étonnera donc pas de trouver, dans ces éléments de réflexion sur les actes typiques de la sociologie, un volet consacré à l'attribution de motivations aux acteurs. Comme précédemment, cette opération est étudiée dans ses occurrences de la vie de tous les jours. Les situations dont il va être question s'opposent au jeu des relances (évoqué plus haut) dont les règles n'étaient pas connues des acteurs. Cette fois, on va précisément s'intéresser à des jeux de damiers dont les règles sont supposées connues par les participants. La démarche est néanmoins similaire au cas des relances de Julie : l'expérimentateur va poser des actes qui sembleront incongrus à leur destinataire. Dans le cadre de parties d'échecs, le chercheur persiste à déposer ses pions « à cheval » sur deux cases du damier. Après quelques tours menés de la sorte, les acteurs en viennent à questionner cette façon de jouer (Garfinkel H., 1963 : 197). Dans leur recherche de compréhension du comportement de leur vis-à-vis, ces derniers vont lui attribuer des intentions : l'adversaire veut-il s'arrêter de jouer, s'ennuie-t-il ou essaye-t-il de tricher ? Ce faisant, les acteurs mettent précisément en œuvre un des ressorts de la méthodologie parsonnienne, de la même manière que l'avait fait François confronté aux relances inopportunes de Julie. Ils démontrent ainsi leur maîtrise de la capacité d'attribution intentionnelle.

## **8.3 Apports épistémologiques**

La première partie de ce chapitre a exposé une série de situations propédeutiques. Instruire l'épistémologie des sciences sociales par l'étude de situations empiriques procède d'une série de recherches initiées par un élève de Talcott Parsons, Harold Garfinkel. Longtemps méconnu de la sociologie francophone<sup>7</sup>, ce programme de recherches entend fonder une discipline radicalement nouvelle portant le nom d'ethnométhodologie ou de néo-praxéologie (Garfinkel H., 1984). Si, comme toute proposition largement innovante, celle-ci a rencontré des résistances alors, elle ne s'est cependant pas imposée depuis, ni comme une science sociale distincte de la sociologie (ce qu'elle prétend pourtant être) ni même comme un courant (ou un paradigme) de cette discipline.

---

<sup>7</sup> Initialement paru en 1967, l'ouvrage fondateur de Garfinkel a été récemment traduit en français (Garfinkel H. 2007).

Contrairement à ce que d'aucuns affirment (Coser L., 1975), la volonté de Garfinkel est de fonder une discipline résolument scientifique. Étant sociologue, il part des pères fondateurs et identifie ce qui, chez eux, garantit aux énoncés sociologiques leur spécificité scientifique. Or, il constate que le geste épistémologique proclamé comme discriminant par les scientifiques est accompli quotidiennement par les acteurs dans leurs activités quotidiennes (non scientifiques). Par conséquent, afin de garantir à la sociologie des fondements solides, dont les ressorts ont été explicités, il se propose de prendre ces opérations de la vie de tous les jours pour objet d'étude empirique. La suite de ce chapitre entend donc instruire la discipline sociologique sur ses fondements à partir des situations de la vie quotidienne exposées ci-avant.

### ***L'attribution de motivations***

Partons de ce que nous venons de découvrir dans l'exemple des parties d'échecs : cette expérience permet de mettre en lumière que, lorsque la situation le nécessite, les acteurs élaborent des hypothèses sur les intentions d'autrui. Ce faisant, ils posent un geste que la sociologie parsonnienne avait logé au cœur du noyau épistémologique de sa sociologie. Les ethnométhodologues vont utiliser des démonstrations similaires pour montrer que, dans leur vie quotidienne, les acteurs considèrent les phénomènes sociaux se présentant à eux comme des choses et exercent un sens critique en sociologues (pratiques) respectivement durkheimiens et bourdieusiens. Les résultats de ces études furent pris au sérieux par la communauté ethnométhodologique qui diagnostiqua la nécessité d'un renouveau radical de la méthode sociologique. Cette posture n'est pas tant critique que rigoriste : ce qui importe pour les ethnométhodologues est d'investiguer les fondements de la sociologie, restés (selon eux) non questionnés jusque-là (Lynch M., 1993). Cet argumentaire va, bien entendu, servir d'acte originel et programmatique à la discipline ethnométhodologique (qui, par bien des aspects, se présente comme une antisociologie, Lejeune C., 2001). L'objet de ce chapitre n'est cependant pas tant le programme ethnométhodologique que ce qu'elle nous apprend sur la sociologie. Et, au travers des points précédents, on a investigué diverses opérations que sont l'interprétation, la relance, la description et l'observation.

### ***La description***

La description est une activité ordinaire mise en œuvre par tout un chacun. La posture d'Agnès montre que cette description est encapsulée dans la production même des activités sociales et elle est, par là même, disponible à tout moment et à toute fin pratique (Conein B., 1993). Nous avons toutefois constaté, avec les expériences sur les retrouvailles du soir, que l'explicitation de la compréhension de la vie sociale provoquait des régressions à l'infini qui obligeaient de réécrire tout le dictionnaire usuel pour comprendre une simple salutation. Cette expérience nous a donc enseigné que le déploiement du sens

ou sa transcription est impossible car infini. L'infinitude de cette tâche tient à la nature proprement et irrémédiablement contextuelle des phénomènes sociaux. Les tentatives de suppression ou de neutralisation de cette indexicalité – comme la pratique de la relance – ont débouché sur des situations qui n'étaient pas moins contextuelles mais qui, au contraire, manifestaient une pragmatique particulière.

### **L'interprétation**

Le blog de Sébastien nous a montré que l'interprétation était largement processuelle. En effet, ses réinterprétations successives du passé et ses anticipations du futur exhibent le caractère rétroactif et prospectif du raisonnement humain (Cicourel A., 1979 : 130). On peut décrire ses interprétations (Conein B., 1990 ; Pharo P., 1984) comme un modèle documentaire d'interprétation (figure 3). Celui-ci est construit par Sébastien au fur et à mesure des événements. Il peut être revu à tous moments et guide les interprétations (et donc également les actes) à venir. Outre l'aspect processuel, la persistance de certains éléments du modèle est remarquable car elle persévère malgré des événements contradictoires. Le modèle apparaît à chaque fois aménagé en fonction de ce qui est interprété et ce mouvement constitue en lui-même le procès d'interprétation.

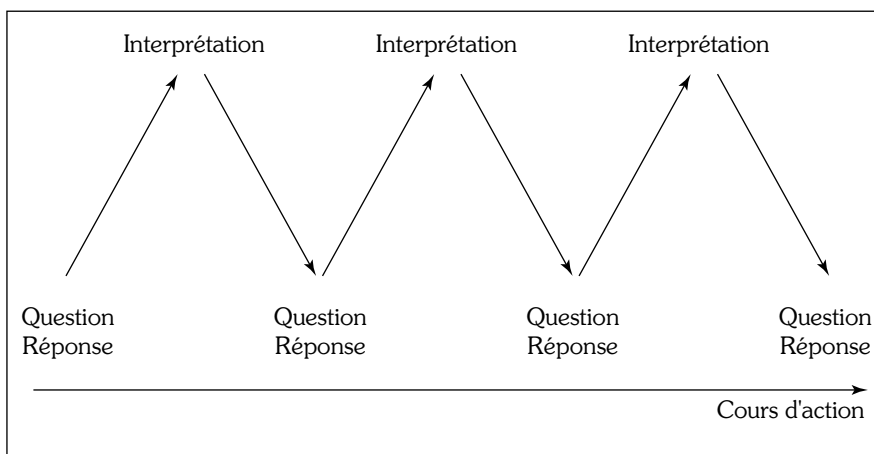


Fig. 3 : Le modèle documentaire d'interprétation<sup>8</sup>

<sup>8</sup> Les ethnométhodologues ont évité de figer ce phénomène – irrémédiablement dynamique – dans une telle représentation graphique. Nous la proposons néanmoins ici pour ses vertus propédeutiques.

Ce modèle permet également de comprendre Agnès. En effet, dans l'accomplissement pratique et continu de son rôle de femme, elle collecte à tout moment des éléments de description susceptibles de conforter ou de décourager telle manière d'être ou telle façon de faire. Ce faisant, elle construit et documente un modèle du genre féminin (flèches montantes), modèle qu'elle mobilise afin d'agir adéquatement et de comprendre les actes et les paroles d'autrui (flèches descendantes). Enfin, ce modèle de l'interprétation documente également la nature radicalement contextuelle des phénomènes sociaux (déjà avancée quelques lignes plus haut, dans le cadre de l'analyse de la description). Ce cadrage des situations n'est ni unilatéral (le contexte fait l'action), ni bilatéral (le cadre fait et est le résultat de l'activité, Heritage J., 1991). Loin d'une bijection qui confinerait au paradoxe de l'œuf et de la poule, il exemplifie comment le contexte est constitué par l'activité (antérieure) et comment, en retour, il imprime un mouvement à l'activité (en cours). C'est en ce sens que l'on dit que l'activité et le contexte sont mutuellement constitutifs (Hester S., 1994).

#### **8.4 Symétrie : l'acteur est un sociologue pratique**

Les différentes expériences ethnométhodologiques décrites dans ce chapitre témoignent d'une manière radicalement symétrique de procéder. En effet, dans les exemples cités ici, ce ne sont pas les activités des sociologues professionnels qui sont étudiées mais celles des sociologues pratiques, c'est-à-dire des acteurs. Cette symétrie entre en tension avec la classique rupture épistémologique qu'installe la sociologie entre elle et ses informateurs.

Cette conception classique fonde la perspective scientifique sur l'exercice (plus complet, plus efficace, plus abouti ou plus analytique) d'une compétence (au jugement, à la critique ou à l'attribution d'intention). Une telle définition pose en fait deux problèmes pratiques. Tout d'abord, cette supériorité de compétence est toujours temporaire : les acteurs pourront toujours acquérir une telle compétence, et ils le font effectivement lorsque la situation les y incite. C'est, par exemple, le cas des experts pratiques qui émergent parmi les riverains dans les affaires de conflit d'implantation. Ces derniers ont exploré le dossier, ont lu les rapports des analystes et maîtrisent les arguments des experts professionnels. La confrontation avec le sociologue se mue alors presque en discussion entre collègues plutôt qu'en entretien. Dans ce cas, il ne reste guère au sociologue que des arguments d'autorité ou de statut pour asseoir la légitimité de ces interprétations (ce qui est loin d'être satisfaisant au niveau scientifique).

Une deuxième série de difficultés émerge des expériences décrites. Celles-ci semblent montrer que le sociologue n'est pas plus compétent que les acteurs (ce qui entre en tension avec ce que l'on professe d'habitude en sociologie).

Mais il serait un peu rapide de réduire le rapport de l'acteur au sociologue à une égalité de compétence. On peut déjà souligner que, via la mise entre parenthèses de ses compétences ordinaires, le sociologue fait le sacrifice de certaines de celles-ci (Boltanski L., 1990). C'est pour cette raison que l'ethnométhodologie est qualifiée de radicale : elle proscrie toute interprétation des faits relatés par la description du chercheur. Que l'on souscrive ou pas à ce programme radical, fort est de constater que, ce faisant, le rapport semble inversé : l'acteur apparaît comme plus compétent que le chercheur.

Toutefois, cet élément de conclusion est insuffisant. En effet, acter le renversement de la répartition de compétence consisterait à oublier les enseignements de la déclaration de François à Julie. Ce que montre cet exercice des relances, c'est que, en tant que phénomènes sociaux, les objets des sciences sociales sont inévitablement indexicaux. Cela signifie qu'ils sont produits en situation et que leur sens ne peut s'affranchir de leur contexte, comme s'il reposait sur des a priori universels et intemporels.

La sociologie tente de remédier à cette indexicalité par une série de méthodes bien connues des praticiens. L'enquête statistique en offre un premier exemple. Le chercheur standardise au mieux le dispositif de recueil de données, le lieu de passation, le questionnaire. Entre autres précautions, il s'assure par introspection, expériences et groupes tests de répondants, que les questions et les modalités de réponses sont claires, univoques, non ambiguës. De la même manière, l'entretien est également un dispositif de recueil prétendant à la neutralité. La relance fait précisément partie de l'arsenal de méthodes mobilisées par le chercheur pour accomplir le recueil d'information.

Le premier argument (ethnométhodologique) qui découle de l'interaction entre François et Julie est qu'il est plus intéressant d'étudier la machinerie de création du sens en contexte que de tenter de remédier à la contextualisation (ce qui est impossible, comme l'expérience sur la description des retrouvailles l'a montré). Le deuxième enseignement (qui nous intéresse ici) porte sur la situation d'entretien elle-même. Si la relance se montre efficace dans le cadre d'une recherche scientifique, elle devient catastrophique dans une conversation ordinaire. Ce constat amène à pondérer le renversement de la distribution de compétence par le facteur contextuel.

Si, pour mener à bien les activités pratiques auxquelles il s'attelle, l'acteur est bel et bien plus habile et plus efficace que le sociologue professionnel, il n'en est pas pour autant de même dans le travail scientifique. L'activité professionnelle du scientifique est en effet d'un autre ordre : elle vise la connaissance scientifique et non l'efficacité pratique. Symétriquement, les relances de Julie et la partie d'échecs démontrent que la visée de la connaissance scientifique en fait une méthode bien piètre pour l'activité non scientifique dont la visée est pratique. Ces expériences ne démontrent pas l'inanité de la description ou de la relance, mais leur pertinence contextuelle. L'évaluation de la com-

pétence n'a donc de sens qu'en fonction du cadre dans lequel elle s'exerce ; la pertinence et l'efficacité d'une procédure sont intrinsèquement tributaires du contexte.

Mais ce n'est pas tout. Cet argument sur l'adéquation entre une pratique et la situation dans laquelle elle est accomplie ne doit pas sous-spécifier la différence qui sépare les contextes en question. Le constat de l'incapacité des relances typiques des entretiens exploratoires à maintenir une conversation ordinaire ouvre sur la caractérisation de cette disparité. Cette différence est logée dans l'objectif poursuivi par l'auteur de l'énoncé : d'un côté la visée est pratique, de l'autre elle est de connaissance. Dans le premier cas, l'objectif poursuivi consiste à accomplir et soutenir une interaction de communication, avec la dynamique d'échanges et de tours de parole qui lui est propre (et donc nécessaire) ; dans le second cas, le dispositif recherché correspond à un recueil d'information, doté par définition de contraintes énonciatives asymétriques pour les membres de l'interaction (chacun des participants à l'entretien ayant des attentes incongruentes avec cette asymétrie de rôles).

Pour autant, cette démonstration ne consiste pas en une critique en règle de la méthode sociologique. Elle souligne simplement la différence de cadre entre une conversation ordinaire et un entretien sociologique : ainsi, l'efficacité des ethnométhodes sociologiques dans le cadre de la réalisation d'une enquête a pour pendant leur incongruité – et même leur incapacité – à entretenir une interaction conversationnelle ordinaire. Ce faisant, la conclusion n'incite pas à abandonner les relances, mais elle invite (les sociologues) à réfléchir à la position (effective) de la sociologie dans le champ des activités normées de la vie sociale, activités que tout un chacun est capable d'accomplir. Cette position n'est ni inférieure ni supérieure à celle des autres activités : elle est juste adéquate à certains objectifs et, partant, n'est pertinente que dans certains contextes.

Les propositions radicales des ethnométhodologues tiennent compte des différences de visée des deux corpus de connaissances (le sens commun et la sociologie) et n'assimilent pas ces corpus aux acteurs qui les mobilisent (Sharrock W., 1974). Elles maintiennent une rupture épistémologique tout en l'assumant de manière différente.

À travers l'observation de situations écologiques, ce chapitre s'est donné les moyens d'observer *in vivo* la mise en pratique d'une série d'opérations épistémologiques fondamentales de la science sociologique. En alimentant la réflexion méthodologique d'éléments empiriques, il soulève la question cruciale de la rupture épistémologique. Cependant, contrairement à ce qu'avancent les détracteurs de l'ethnométhodologie et de la sociologie pragmatique, cette réflexion sur la coupure entre le chercheur et ses informateurs ne procède pas d'une contestation de sa nécessité (une telle position correspondrait

à ce que l'on appelle relativisme). C'est plutôt un mode d'exercice alternatif qui est proposé.

Cette conception problématise la distribution de l'expertise et, en même temps, double celle-ci d'une contextualisation de la pertinence de son exercice. Au niveau de la distribution, le travail scientifique se distingue non pas par son recours plus expert à la compétence critique, mais – au contraire – à la mise entre parenthèses de cette dernière pour circonscrire une activité de description fine et engagée de son objet. Le principe de symétrie de compétence entre l'acteur et le sociologue ou, pour le formuler ethnométhodologiquement, entre le sociologue pratique et le sociologue professionnel, se double d'une asymétrie (en faveur de l'informateur). Cette inversion par rapport à la rupture épistémologique participe également à une définition du sens commun comme objet des sciences sociales (et non comme corpus de croyances irrationnelles). Elle incite par conséquent à considérer l'acteur comme son ambassadeur. L'informateur est donc considéré – au sens fort du terme – en tant qu'enseignant transmettant une part d'un savoir ou d'un savoir-faire qu'il maîtrise mieux que le chercheur.

Comme on l'a vu, cette inversion de l'asymétrie tient grâce à la distinction entre les contextes à visée pratique et à visée cognitive. Dès lors, c'est à une double asymétrie (entre les corpus de connaissances et entre les situations dans lesquelles leur exercice est pertinent) qu'invite ce programme. Dans les années 1980 des auteurs français comme Bruno Latour ou Luc Boltanski ont découvert ces propositions sociologiques radicales. Et, même s'ils se sont désormais écartés de ce courant américain ou s'ils lui déniaient toute source d'inspiration, ces sociologues français y ont néanmoins puisé une part des fondements des *paradigmes pour le vingt et unième siècle* présentés dans cet ouvrage.